

Publié le 06 novembre 2010

Des pages d'images qui voyagent



Depuis 1995, on retrouve les toiles de Sybiline sur les pages couvertures de bon nombre de romans québécois, que ce soit en littérature jeunesse ou adulte.

Photo: François Gervais



Linda Corbo
Le Nouvelliste

(Trois-Rivières) Ceux qui ont lu les romans ou qui ont simplement vu les pages couvertures des livres de la série *Chère Laurette*, de Michel David, connaissent déjà le travail de Sybiline. Même chose pour ceux qui ont parcouru les trois tomes de *Lili Klondike*, de Mylène Gilbert-Dumas, ou les quatre *Irma*, de Pauline Gill.

Dans la gamme des romans jeunesse, sa feuille de route est encore plus élaborée, elle qui a illustré la page couverture des différents tomes des séries *Les Sorcières de Salem*, *Les enfants de Dracula* ou *Les Chroniques de Robin Hood*, pour ne nommer qu'eux.

Depuis 1995, les oeuvres de Sybiline sont à l'honneur sur les pages couvertures d'une panoplie de romans qui circulent à travers le Québec. Or dans la vie, c'est à Shawinigan qu'elle a créé le tout, plus précisément au deuxième étage de sa maison qu'elle a transformé en atelier. À cet endroit précis, elle peut passer facilement 80 heures par semaine à perdre la notion du temps à travers les univers qu'elle s'applique à illustrer sur tableaux.

Sur ses toiles, on retrouve des peintures réalistes, souvent des portraits, sa passion. «Le portrait, les trucs très traditionnels, les vieilles peintures m'ont toujours attirée. Je suis une grande rêveuse... Plus jeune, je voulais retourner au 18e siècle», sourit-elle.

Régulièrement, les éditeurs font appel à elle pour la touche historique qu'elle donne à ses dessins, en se nourrissant de tous les détails qu'elle retrouve dans les livres d'histoire qui remplissent sa bibliothèque. «J'adore les costumes d'époque et tout ce qui est élégant. Quand je tombe dans les robes de filles, je suis dans mon élément...» souffle-t-elle. D'ailleurs la plupart du temps, c'est elle-même qui confectionne les costumes que portent les personnages qui apparaissent sur ses pages couvertures.

Ses tableaux, elle les crée tout d'abord en chair et en os dans son atelier, en faisant appel à des modèles vivants pour poser devant elle, vêtus de ses costumes. «Je les place, je prends des photos, je choisis mon décor, ma source de lumière...»

Souvent, elle fait appel à des adolescents pour ses romans jeunesse. «Les filles capotent, mais les garçons sont un peu plus durs à aller chercher...» L'artiste les choisit par instinct, selon le personnage qu'elle devra peindre. «Les traits physiques d'une personne correspondent beaucoup à des caractères, à des passions», observe-t-elle.

Sybiline s'appliquera par la suite à traduire le tout sur sa toile, dans la quiétude de son atelier, au sein même de la demeure qu'elle a racheté de ses parents. «Je suis née dans la pièce du fond...», sourit-elle.

Les heures s'y suivent et ne se ressemblent pas. Dans la douceur de ses propos et dans la passion tranquille qu'elle reflète, il ne fait aucun doute. La jeune femme de 35 ans y est tout bonnement heureuse.

Et pour cause. Cette carrière, elle l'a souhaitée longuement avant de la concrétiser. Pendant près de dix ans, malgré ses études en arts, elle a été fonctionnaire au Centre fiscal de Shawinigan, un emploi qu'elle partageait avec un autre boulot à Espace Shawinigan. Mais juste avant d'atteindre ses dix ans d'ancienneté au centre, elle a quitté, sans laisser d'adresse pour être bien certaine qu'on ne la rappelle pas.

«J'ai laissé mes deux emplois pour me tirer dans le vide et j'ai demandé à mon employeur de me rayer de leur liste. Je voulais vraiment être laissée à moi-même, et j'ai monté ma petite entreprise: Sybiline.»

Pour partir le tout, l'artiste avait déjà approché les Éditions Soulières, au Salon du livre de Trois-Rivières. «Cette maison d'édition était plus petite que les autres alors l'éditeur était présent. J'allais le voir chaque année. Chaque année, il me disait qu'un jour, il allait m'appeler. Et il m'a appelée...»

Robert Soulières lui a donné un premier mandat en 1995, puis un deuxième coup sur coup, et conserve ce rythme de deux commandes annuellement depuis. Les autres maisons d'édition n'ont pas tardé à répondre aux avances de la jeune femme de Shawinigan. Si bien qu'aujourd'hui, elle fait affaire avec une panoplie d'éditeurs.

Actuellement, son expertise commence d'ailleurs à s'étendre. Cette semaine, sur sa table de travail, ce n'est pas un, mais une série de tableaux qu'elle s'apprêtait à finaliser, pour illustrer un album pour enfants complet qui sortira en librairie dès la fin novembre sous le titre *Rosa-Noire Lerouge*.

Mais encore, dans un autre coin de son atelier apparaît également une affiche de théâtre commandée par une troupe montréalaise, et une autre, qui illustrera bientôt la pochette du nouvel album rock du groupe Orizon, de Shawinigan.

«Ça commence à prendre d'autres voies», se réjouit-elle. «Depuis que j'ai quitté mon emploi, ça marche bien...»

Sybiline, la bouée de sauvetage de Chantal Lajoie

Sybiline, c'est Chantal Lajoie. Une femme qui, à ce jour, trouve les mots pour traduire sa passion de la peinture, de la haute-couture, et des arts en général. Un profil à l'opposé de la jeune fille renfrognée qu'elle était, adolescente.

«J'étais très timide, incapable de parler.... Parler pour moi, ça ne se faisait pas.» C'est dire le combat qu'elle a dû mener lorsqu'une enseignante de la polyvalente Les Chutes s'est mise dans la tête de la faire monter sur scène, dans un tout petit rôle, celui du personnage de Sybiline. «C'est là que je me suis rendue compte que dans la peau d'une autre, j'avais le courage de faire les choses.»

Chantal Lajoie était une perfectionniste qui ne se donnait aucun droit à l'erreur. «Mais comme Sybiline n'était pas vraiment moi, elle pouvait se permettre de ne pas être parfaite. Elle a été ma bouée de sauvetage», sourit-elle.

Sybiline est donc née sur une scène de polyvalente, pour ne plus jamais la quitter. «Après, j'ai toujours signé mes oeuvres Sybiline», dit-elle. «Elle me permet de rester dans l'ombre tout en présentant mes choses. Sybiline est à l'avant-plan, et moi je travaille. Ça a l'air un peu psychotique tout ça, mais ça ne l'est pas», rigole-t-elle. «Chantal Lajoie, c'est ma vie personnelle, mon terrain privé.»

Toute son adolescence, Chantal Lajoie a baigné dans les arts, touchant tour à tour la danse, la poésie, le dessin et le théâtre, mais ce n'est qu'à 19 ans, au cégep, qu'elle a découvert la peinture. Un coup de coeur suffisant pour vouloir en faire sa vie. «Mon premier tableau a été une révélation totale. Je ne me souvenais même pas l'avoir fini. J'en pleurais presque. C'était concluant. Je ferais des tableaux...»

À un seul moment, elle a hésité entre la peinture et la haute-couture, elle qui était également attirée par les tissus, mais après avoir négocié avec le public un bon moment en couture, elle a senti que la solitude de la peinture lui seyait davantage.

Aujourd'hui, de son atelier de Shawinigan, elle négocie son travail avec les maisons d'édition à travers le Québec, et encore. «Mes démarches sont commencées aux États-Unis et en France. Ça m'a pris Soulières pour faire le travail ici, ça ne va m'en prendre qu'un seul là-bas. C'est le premier qui est le plus difficile.»